

HERCULE VALJEAN

La chanson de la mort



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-074

La chanson de la mort

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 721 : version 1.0

La chanson de la mort

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

I

Le Domino noir n'eut qu'un mot en entendant ce que lui racontait son visiteur.

– Fantastique !

Mais le Vengeur du Crime, jeune homme riche qui s'était consacré à la punition du crime sous toutes ses formes, se reprit aussitôt.

– Excusez-moi, dit-il. Vous me racontez quelque chose de tellement étrange que ma réaction instinctive est de ne pas le croire... D'autre part, mon expérience me prouve que rien n'est impossible... Continuez...

Son interlocuteur était un homme d'une cinquantaine d'années, proprement vêtu, mais dont les habits élimés annonçaient la pauvreté timide des petits employés.

Il était assis sur le bout du fauteuil, et il tenait à la main un chapeau de mauvais feutre.

Il avait un visage rond, sérieux, honnête, et quand l'enthousiasme le gagnait, une rougeur lui venaient aux joues habituellement pâles.

– C'est tout, dit-il. C'est tout ce que je puis vous dire...

Le Domino réfléchissait.

Ils étaient tous deux dans le salon ,de l'appartement du Domino, et une lumière tamisée procurait une atmosphère de quiétude, de confiance...

L'homme secoua la tête.

– Comme vous voyez c'est peu. L'inspecteur Belœil m'a envoyé vers vous justement parce que je n'avais rien de concret, seulement des suppositions... Mais vous voyez quelles sortes d'horreurs je puis vous rapporter... ?

Le Domino approuva de la tête.

– Oui, je vois. Et je vous avoue que je n'ai jamais rien entendu d'aussi froidement horrible... Si ce que vous me rapportez est fondé, nous aurions affaire à un fou... à un fou génial... ou à une crapule... Non, je ne voudrais pas croire que

des gens puissent être aussi dénués de tout sens humain.... D'autre part, mon expérience... !

Le récit qu'avait fait le visiteur du Domino était pour le moins étonnant. Que le Domino l'ait trouvé fantastique, et cela était bien normal.

Victor Joyal, le visiteur du Domino, s'était présenté à lui comme employé à un sanatorium chic, où l'on accueillait des patients de tous genres, mais plus particulièrement des cas mentaux.

Joyal, un employé manuel au sanatorium Bel-Air, avait dit au Domino que l'institution semblait bien menée, jusqu'à l'an dernier, alors que la direction était changée.

Le médecin propriétaire de l'institution l'avait vendue à un médecin étranger, qui avait immédiatement imposé une discipline de fer aux employés et aux gardes-malades.

Jusque là, rien de bien spécial.

L'organisation interne était restée, à part le resserrement de la discipline, à peu près la même.

Environ un mois après son arrivée, le docteur

Ferrucci, le nouveau propriétaire, avait embauché un médecin autrichien, qu'il présenta au personnel comme un savant psychologue.

Le docteur Brunner était petit, malingre, nerveux. Il secouait sa tête aux rares cheveux blancs de gauche à droite, constamment, comme s'il disait un non perpétuel.

Irritable, bilieux, détestable, il avait tôt fait de se faire haïr par la majorité des patients et des employés.

Puis, quelque temps après son arrivée, un système de hauts-parleurs avait été réparti par toute la bâtisse, atteignant chaque recoin. On allait employer de la musique thérapeutique, dit le docteur Brunner. Toute la journée et toute la nuit, une musique dont la tonalité et l'intensité seraient savamment calibrées, serait jouée sur ces hauts-parleurs. Cela était destiné à guérir les patients.

Les premiers jours, la musique émanant des hauts-parleurs était en effet douce, modulée, propre à mettre la paix dans l'âme.

Au bout d'une semaine, cependant, Joyal, comme d'autres employés, s'aperçurent que parfois dans la journée, la musique provoquait chez les patients de très étranges réactions.

Dans le seul département où il travaillait, et comptant environ cent patients, il s'était produit quatre suicides.

– Ça vous donne une proportion de 4%, monsieur le Domino. Le sanatorium loge quatre cents patients. Le total des suicides, cette journée-là, à été de quinze...

– Cette journée-là ?

– Oui.

– Seulement dans une journée ?

– Oui, et tous à peu près à la même, alors qu'il jouait une certaine mélodie sur les hauts-parleurs...

C'est alors que le Domino avait dit :

– Fantastique !...

Puis s'était excusé.

Plus tard, il demanda à Joyal :

– À vous, et aux autres employés, qu'est-ce qu'elle fait, cette musique ?

– Elle est déprimante.

– De quelle façon ?

– Triste, elle déprime. C'est comme si tout à coup ça nous donnait le goût de mourir...

– Bon... bon...

Et Joyal reprit :

– Cela, c'était la semaine dernière. Hier, la même mélodie a été jouée...

– Et il y eut des suicides ?

– Oui, mais moins que la première fois, dix seulement.

Le Domino était songeur...

– Vous réalisez toute la portée d'une pareille accusation, monsieur Joyal ?

– Oui.

– Et vous la faites quand même ?

– Oui. Je la fais quand même.

– Au juste, qui accusez-vous, et de quoi ?

Le bonhomme parut considérablement mal à l'aise.

– J'accuse les autorités du sanatorium de faire des expériences avec de la musique, et puis les patients se suicident... Voilà ce que je dis...

– Les patients sont des gens de bonnes familles ?

– Des fils et des filles, des parents de familles riches. Ils sont là pour ne pas avoir à être dans les institutions publiques.

– Autrement dit, on les cache là ?

– Quelque chose comme ça...

– Sont-ils tous des déments ?

– Mais non, mais non. Certains ne le sont pas du tout. Je dirais même que plusieurs ne l'ont jamais été...

– Ah ?

Joyal eut un sourire triste.

– Voyons, monsieur le Domino, vous savez comme moi que beaucoup de ces sanatoriums privés ne sont qu'un camouflage, et que certaines

familles riches y envoient, avec des certificats de médecins truqués, les membres indésirables de leur parenté... ou le père à héritage, l'oncle qui, étant fou, sera interdit, et dont la fortune sera distribuée immédiatement... Combien y en a-t-il au juste de ces pauvres malheureux... nul ne le sait.

– Il y en a à votre institution ?

– Je ne sais pas. Je ne suis pas médecin. Mais je vous jure, monsieur le Domino, que beaucoup de nos patients ne sont pas fous, ne parlent JAMAIS comme des fous, ont toutes les apparences d'être parfaitement sains d'esprit.

– Et vous les voyez tous les jours ?

– Tous les jours ? Plus que cela, toute la journée, et nous dormons non loin d'eux la nuit. S'ils s'éveillent et font une crise, c'est NOUS qui y voyons. Ils sont donc sous nos yeux tout le temps... Et beaucoup ne sont pas fous...

Le Domino soupira.

– Et qu'y faire ? Qu'y faire ?

Joyal se leva.

– Je ne sais pas, monsieur le Domino, mais je vous assure que quelque chose devra être fait bientôt... Nos patients se suicident... Et ce ne sont pas les plus fous...

– Tiens, tiens, tiens !

– Non. Ce sont justement ceux qui sont normaux, comme je vous disais. Eux se suicident... c'est à eux qu'on en veut...

Le Domino eut un éclair de compréhension. – Logique, dit-il, et je crois comprendre... Joyal, je vous remercie d'être venu me voir. Tout à l'heure, vous vous demandiez, comme je me demandais moi-même, ce que nous pourrions faire pour remédier à l'état de chose... Je crois que j'ai trouvé le moyen... Soyez patient, et je crois... je crois que...

Il se leva.

– Je ne vous en dis pas plus long. Vous verrez de quelle façon je procéderai.

II

Le sanatorium de Bel-Air était une magnifique construction, très moderne, nichée dans un bouquet d'arbres, sur le flanc d'une montagne.

Situé à vingt milles environ d'une de nos importantes villes de la province, il dominait, dans sa position majestueuse, toute une vallée.

Un site magnifique, que l'architecture aux lignes imposantes rehaussait encore.

Un chemin bordée d'ormes gigantesques montait de la route, en contrebas, jusqu'au plateau où était construit le sanatorium.

Mais c'était un chemin en pente douce, et le plateau était adossé à l'élan abrupt de la montagne.

L'édifice était pourvu de toutes les commodités modernes.

Et comme il aurait été onéreux et presque

impossible d'avoir le téléphone, un système de radiophonie en deux sens y suppléait.

En fin de semaine, un hélicoptère assurait le service entre la gare, à vingt milles de là, et le sanatorium, en transportant les visiteurs.

Les services internes étaient, tous aussi modernes, ultra-modernes même, et efficaces.

Environ deux cents employés de toutes catégories, y compris des gardes-malades, étaient au service des autorités du sanatorium.

Trente-cinq gardes-malades, trente assistantes, une trentaine d'infirmiers.

Les autres employés étaient répartis dans les divers services : entretien, cuisine, magasins, laboratoires, radiologie, entretien extérieur, courrier, bureau, ferme, transport.

À part les infirmiers et les assistantes, tous les employés couchaient dans un édifice attenant au corps principal de l'institution.

Les gardes-malades occupaient l'étage supérieur de cette bâtisse, tandis que le reste des employés occupaient le premier étage et une

partie du rez-de-chaussée.

L'autre partie était destinée à une cuisine des employés et un réfectoire où ceux-ci mangeaient.

Seuls les infirmiers couchaient dans la bâtisse principale, non loin des patients.

Et cela était une mesure de prudence, pour qu'ils puissent, si les patients devenaient violents, être immédiatement disponibles.

Sous le régime du docteur Ferrucci, la discipline était extrêmement sévère. Les heures d'arrivée et du départ, les heures des divers travaux ou traitements, les heures de repas ou de sieste devaient être observées à la seconde.

Le docteur, un homme très maigre, très mince, très grand, au visage en lame de couteau, avait situé ses positions à ce sujet dès le premier jour de son arrivée au sanatorium, alors qu'il venait de l'acheter.

– J'insiste sur la ponctualité, disait-il. Elle représente le plus fort atout en thérapeutique. Ponctualité signifie régularité. Régularité signifie souvent l'agent principal de guérison dans un cas

de maladies mentales.

Mais la ponctualité ne sembla pas produire d'effets bien extraordinaires, car aucun patient ne fut licencié dans les mois qui suivirent.

Chaque mois, au Sanatorium Bel-Air, avant que ne s'en défasse le docteur Pincourt, au moins deux ou trois patients recevaient leur congé comme guéris.

Sous le régime du docteur Ferrucci, malgré toute la ponctualité et la régularité au monde, nul patient ne sortit.

Et une vingtaine de nouveaux patients arrivèrent.

Et ces patients provoquèrent, chez tout le personnel, la même remarque :

– Ils ne sont pas fous... !

Puis, la musique...

La musique du docteur Brunner...

Les suicides...

Joyal qui se rend voir le Domino noir...

Le début donc de toute cette aventure.

*

Donc, quelques jours après la visite de Joyal chez le Domino, il se produisit un événement qui en soi n'avait rien d'extraordinaire.

L'assistant du docteur Ferruci, le docteur Landis, celui qui servait en somme de sous-administrateur et voyait au personnel, vint mener au département 18, où travaillait Victor Joyal, un nouvel infirmier.

Un homme plutôt mince, pas très grand, au visage hâve, aux yeux fiévreux.

– C'est un nouvel infirmier, dit le docteur Landis à Joyal, qui était le chef-infirmier du département. Voyez à l'entraîner...

– Oui, docteur.

Joyal paraissait content.

Le département manquait de bras. Un homme de plus, même mince et un peu fluet, signifiait beaucoup.

Il tendit la main au nouveau-venu, que le docteur Landis avait nommé Robert Lucas.

– Bonjour Lucas ! Bienvenue ici...

– Bonjour Joyal.

Landis n'avait pas nommé Joyal. Cela, le chef-infirmier s'en souvenait. Il en avait même été surpris.

Mais il ravala sa surprise en se disant que le docteur Landis avait bien pu le nommer avant, en venant avec le nouveau...

Il pilota donc Robert Lucas d'un recoin à l'autre, d'une chambre à l'autre, d'une salle à l'autre, lui indiquant les devoirs généraux des infirmiers.

– Je ne vous en dirai pas beaucoup, Lucas, pour ce matin. J'aime mieux que vous appreniez la routine graduellement, et un peu par vous-même. C'est la meilleure façon pour qu'elle vous reste gravée en tête.

– Oui, monsieur Joyal...

De la musique douce et triste, infiniment triste jouait sur les hauts-parleurs.

Lucas releva la tête...

– Joyal, dit-il, est-ce cette musique qui fait suicider les patients ?

Et en même temps, il avait un petit rire sec.

La réaction de Joyal fut soudaine et étrange. Il prit Lucas par le bras et l'entraîna à toute vitesse vers une petite chambre servant de réduit à balais.

Il poussa Lucas dedans, et entra à sa suite, refermant la porte derrière lui.

Là, il se mit à regarder Lucas, à lui examiner le visage...

Tout à coup il demanda, tout bas, dans un souffle, comme s'il craignait de se tromper.

– Le Domino ?

Lucas fit oui de la tête, silencieusement. Joyal eut comme un incrédulité sur le visage. Le Domino mit la main à sa poche, tira de là un domino en diamants noirs sertis dans le platine.

– Est-ce que vous connaissez cet emblème, Joyal ?

– Oui, oui...

– Alors, me croyez-vous, maintenant ?

– Oui.

– Une condition. Une terrible condition. Votre silence. Votre silence jusqu'à la mort. Et appelez-moi Robert Lucas, pas d'autre nom. Souvenez-vous que je suis Robert Lucas, et personne d'autre.

– Oui.

– Promis ?

– Oui.

– Est-ce toujours le genre de musique joué par les hauts-parleurs ?

– Non. Mais c'est souvent comme ça. De temps en temps il y en a d'autres genres, mais pas souvent.

– Bon. Vous me ferez un signe quand ce sera la musique du suicide.

– Oui, Domino.

– Robert Lucas !

– Oui, Lucas.

– C’est mieux comme ça.

– Comment avez-vous fait pour entrer ici ?

– J’avais des références... J’ai encore des amis. J’ai pu me procurer tous les certificats voulus. Dès le lendemain de votre venue chez moi je suis allé dans un asile d’aliénés, passer deux jours, voir quel était le travail d’un infirmier...

– Et vous êtes venu vous embaucher à Bel-Air ?

– Oui.

– Vous avez du courage !

– De l’audace, peut-être, mais pas tellement de courage...

Ils sortirent du réduit, et Joyal, maîtrisant son émotion, sa surprise, un sentiment qui lui mettait un tremblement dans les mains, continua à faire visiter à Lucas le reste du département.

Quand il eut fini, il laissa Lucas libre de se promener seul, de repasser dans sa mémoire ce qu’il venait d’apprendre.

Et le Domino fit de nouveau le tour du service,

seul cette fois, et observant ce qu'il voulait bien observer.

On était à servir à dîner aux patients confinés au lit, ou enfermés dans leur chambre ou leur cellule capitonnée, suivant l'intensité de leur folie.

Une activité fébrile régnait dans le corridor, dans les chambres, dans une salle.

Ceux des patients qui pouvaient se lever allaient manger en bas, à la salle à dîner.

Le département de Joyal consistait en un seul corridor, occupant le bout extrême d'une aile de la bâtisse.

Le corridor se terminait par un solarium où les patients pouvaient, sur des chaises longues, reposer calmement.

Il y avait en tout trente patients dans le service, soit un tiers du département, qui comprenait les trois services l'un sur l'autre, premier étage, deuxième étage, troisième, extrémité du corridor.

D'un côté du corridor, la moitié des portes

ouvraient sur des cellules capitonnées.

L'autre moitié fermaient des chambres hermétiques où l'on gardait des patients déments, mais non en état de se suicider.

L'autre côté du corridor comprenait les chambres libres, où les patients plus calmes étaient logés. Les quatre premières portes s'ouvraient successivement sur un appartement où se tenaient les infirmiers durant le jour, un autre appartement pour les gardes-malades, une infirmerie pour les premiers soins et la garde des médicaments, et finalement le dortoir des quatre infirmiers du service.

Quand le Domino eut terminé sa tournée d'inspection, il revint au poste des infirmiers, et passa en revue ses constatations.

D'abord, la plupart des patients lui avaient paru extrêmement normaux, même si abattus et moroses.

Les quelques patients dans les chambres capitonnées avaient beaucoup plus l'allure de gens sains d'esprit, mais révoltés, que de déments

dangereux.

Deux ou trois patients semblaient des déficients, ou des arriérés.

Les autres, le Domino leur aurait donné leur liberté sur le champ.

L'ensemble des chambres et du service était confortable, et s'approchait même du luxe.

Dans ce domaine, aucun reproche à faire.

La nourriture était bonne.

Il y avait cependant la musique. Une musique presque constamment triste, morose, bleue, excédante.

Ce n'était rien de fort, de bien présent à l'oreille, de tonitruant.

Non. Une savante disposition des hauts-parleurs procurait une musique insidieuse, douce, distribuée partout, grâce aux hauts-parleurs très nombreux, chacun n'émettant qu'un son très doux, mais placés de telle sorte qu'ils remplissaient chaque pouce cube d'air.

Et cette musique triste ! En mineur !

Rien de surprenant à ce que les patients semblent si affaissés !

Le Domino se prit à songer que tout ceci ressemblait fort à un plan concerté, un plan d'ensemble. Un travail fait dans un but...

Mais lequel ?

L'affaire était louche, et Joyal avait raison.

Qui était ce Ferrucci ?

Et Brunner ?

Et Landis, ce petit docteur aux yeux fourbes, faux, visage presque imberbe, qui semblait exceller dans l'art de l'administration, mais qui ne semblait pas être ferré en médecine, à juger par son langage, et l'hésitation qu'il mettait en employant des termes médicaux usuels...

Chercher des mots...

Le Domino classa toutes ces déductions dans sa mémoire, et murmura :

– Ce soir, je vais en avoir le cœur net.

Puis il s'en fut aider à Joyal qui changeait des lits.

III

L'après-midi se passa sans grands événements. Vers quatre heures, Joyal revint au bureau en bas, avec une note.

C'était un ordre pour tous les infirmiers et à toutes les gardes-malades de se présenter à l'amphithéâtre, ce soir-là, à huit heures, pour un entretien avec le docteur Ferrucci.

Un infirmier devait rester en devoir dans chaque service.

– Vous irez, dit Joyal au Domino. Vous connaîtrez ainsi notre cher directeur.

– Très bien.

– Moi, je resterai ici. Vous me rapporterez ce qu'il a dit.

– Oui.

Le Domino aida au travail du mieux qu'il put, s'appliquant à être aussi efficace que possible,

pour ne pas être remarqué, ou mis sur la sellette.

Sans connaître Ferrucci, le Domino ne le mésestimait pas.

Pour avoir conçu le plan que le Domino devinait, il fallait être génial, et un homme génial avait pris ses précautions. Seule la surprise, maintenant, pouvait éventer le pot aux roses.

Il se fit donc aussi discret, humble, et petit que possible.

Les autres infirmiers le considérèrent, au bout de deux heures en sa compagnie, comme un des leurs.

Le déguisement du Domino était d'ailleurs parfait, comme toujours. Et il avait totalement l'air d'un être un peu simple, pas trop intelligent, effacé, soumis.

C'était ce qu'il fallait.

En tout et partout, un déguisement d'une perfection remarquable.

Il vaqua à ses occupations, et attendit l'heure du meeting.

Huit heures sonna, et le Domino, suivant les autres infirmiers, descendit à l'amphithéâtre.

Malgré qu'il soit un nouveau-venu, son allure humble et retirée ne le fait pas remarquer.

Il se glissa dans un siège, et attendit, les yeux droits en avant, que le docteur apparaisse sur l'estrade.

Dès son arrivée au sanatorium, le Domino avait été convaincu que les employés, que le personnel de l'institution était hors de cause.

Le seul responsable demeurait Ferrucci et Brunner.

Mais jusqu'à quel point ?

Et pourquoi la musique déprimante ?

Pour fins d'expérimentation ?

N'importe quel asile public aurait permis ces expériences !

Pourquoi choisir justement un asile privé, peuplé de clients riches, fils et parents de bonnes familles ?

Qu'est-ce qui se cachait là-dessous ?

Et le Domino, qui avait connu un seul des médecins à date, le docteur Landis, était déjà persuadé qu'il y avait plus qu'une anguille sous roche.

Un très gros poisson.

Un poisson qu'il serait difficile de pêcher.

Surtout sans savoir comment appâter l'hameçon.

Puis le docteur Ferrucci apparut sur l'estrade, suivi du personnel médical au complet.

Landis, Brunner, que le Domino n'eut aucune peine à reconnaître, à la description faite par Joyal.

Ferrucci était le plus frappant du groupe.

Joyal n'avait rien exagéré en parlant de sa maigreur, de son visage en lame de couteau.

Sur l'estrade, dominant toute la salle, le docteur était vraiment une remarquable figure.

Nul doute que devant une famille amenant un patient, le docteur Ferrucci devait faire figure assez impressionnante.

Il commença à parler.

Une voix riche, grave, prenante, chaude, qui s'infiltrait partout, qui s'insinuait.

Le Domino l'écouta pendant plusieurs minutes.

L'assemblée était de routine. Les différents aspects du service étaient étudiés. Ceux qui avaient commis des manquements étaient repris en public, et de nouveaux règlements étaient expliqués.

Et c'est pendant qu'il écoutait ces choses d'une oreille distraite que le Domino conçut tout à coup un plan audacieux.

Le personnel médical était sur l'estrade.

Tout le personnel du sanatorium était dans la salle, à l'exception d'un infirmier par service.

Il ne faisait aucun doute que tous les employés du bureau d'administration étaient là aussi.

Jamais le Domino ne pourrait avoir le chemin aussi libre pour aller exécuter, dans le bureau de Ferrucci, une petite fouille...

Et s'il se faisait prendre sur le fait... ?

C'était un risque à courir, et le Domino décida de le courir... C'était la façon la plus logique. Des bureaux déserts, l'opportunité comme jamais elle ne représenterait.

Il avait pris place sur le premier banc de la dernière rangée.

Personne d'autre n'était assis dans cette rangée.

Il se retourna, jeta un coup d'œil derrière : personne.

Lorsque Ferrucci était monté sur l'estrade, toutes les lumières de la salle avaient été éteintes.

Il ne restait que la lumière crue d'un projecteur éclairant le médecin.

Si le Domino se laissait glisser par terre, rampait jusqu'à la porte, personne ne le verrait sortir. Le docteur encore moins, puisque la lumière du projecteur l'empêchait certainement de voir dans la salle.

Il se laissa donc doucement glisser par terre, exécuta un mouvement tournant, se trouva sur le

ventre par terre, entre les sièges.

Le parquet était couvert d'un tapis.

Les sièges, comme dans un théâtre, étaient rembourrés.

Il n'avait fait aucun bruit.

Il rampa lentement vers la porte, certain que de son estrade, Ferrucci ne pouvait le voir.

Il prit cinq grosses minutes à parcourir le trajet long à peine d'une dizaine de pieds.

Puis il se trouva dans le corridor désert.

Immédiatement il se releva, et marchant rapidement sur le bout des pieds, il se dirigea vers le centre de l'édifice, où se trouvaient les bureaux de l'administration.

Comme il l'avait prévu, tout était dans l'ombre.

Désert.

Il tâta dans sa poche : son imitation de stylo, en réalité une lampe de poche électrique, était toujours là.

Un peu à tâtons, il trouva une porte, et entra

dans un grand bureau.

Il dirigea le rayon sourd de sa lampe ici et là.

C'était un bureau général, contenant plusieurs pupitres.

Au fond, deux portes.

L'une était marquée du nom de Brunner.

L'autre de Ferrucci.

Le Domino se dirigea vers cette porte. La lumière de la lampe de poche lui montra que la porte n'avait qu'une serrure bien ordinaire. Cette sorte qu'une mince lame d'acier ouvre en un clin d'œil.

Il se mit au travail.

Dix secondes plus tard, le pêne sautait, et il poussait la porte.

Mais il n'eut pas sitôt touché à l'huis, et celui-ci ne se mit pas sitôt à tourner sur ses gonds que la catastrophe se produisit.

Un carillon d'une extraordinaire sonorité se mit à retentir par tout le sanatorium, apparemment amplifié par le système de hauts-

parleurs.

Dans le bureau lui-même, trois sortes de cloches sonnaient à étourdir un homme.

La porte était gardée par une alarme électrique.

Il n'y avait qu'une chose à faire, déguerpir.

Et c'est ce que fit le Domino.

Et juste en temps. Il sortit comme un bolide par une porte différente de celle par laquelle il était entré, et se trouva dans un étroit corridor qu'il reconnut aussitôt.

Dans le cours de la journée, il était venu à l'autre bout de ce corridor, porter une manne de draps pour la buanderie.

Il courut là, vit la porte béante de l'entrepôt de la lingerie.

Il s'engouffra là-dedans, vit une grande manne d'osier. Il en enleva le contenu en un instant, le tint bien serré dans sa main, se glissa dans le fond de la manne, et ramena le linge par-dessus lui.

Puis il attendit.

Dans toute la section des bureaux, des pas résonnaient, des exclamations de voix perçaient les murs, et soudain la porte du corridor s'ouvrit.

Le Domino retint sa respiration et se tint coi.

Plusieurs pas retentirent,, qui venaient dans la direction de l'entrepôt.

On fit de la lumière, un coup d'œil jeté dans la chambre.

Mais comme tout semblait normal, on referma la lumière, et les pas retournèrent aux bureaux.

Le Domino avait reconnu la voix du docteur Landis, qui participait aux recherches.

Une dizaine de minutes plus tard, tout était redevenu silencieux, et le Domino jugea qu'on avait dû abandonner les recherches.

Il sortit doucement de la manne à linge, avança, et se sortit la tête dans le corridor.

Personne.

Il savait qu'au bout, il y avait une porte donnant sur un escalier, par lequel il pouvait rejoindre le service sans être vu.

Il monta doucement, ouvrit la porte à l'étage, fut satisfait du corridor vide, alors il marcha bon pas jusqu'au dortoir des infirmiers.

Il fut surpris, en entrant, de voir tous les hommes en train de se déshabiller pour se coucher.

– Belle assemblée ! dit l'un d'un ton sarcastique à Robert Lucas.

– Oui, monsieur. Dommage qu'elle ait été si courte.

Le Domino avait répondu d'une façon toute naturelle.

On pouvait croire qu'étant nouveau, il avait été retardé quelques minutes, soit en se trompant d'escalier, ou autre chose du même genre.

Le Domino se coucha avec les autres, remettant au lendemain les réflexions qu'il désirait faire.

IV

Le lendemain matin, tout était redevenu normal.

On ne parlait même pas de la façon dont s'était terminée l'assemblée de la veille.

Une atmosphère de bien-être régnait dans le sana.

Le printemps commençait à montrer ses plumes, et la neige fondait à vue d'œil.

Le Domino était un peu découragé.

Il sentait qu'il avait entre les mains une belle cause, probablement une des plus étranges de sa carrière, et qu'il lui serait quasi impossible de la résoudre à moins de mettre la main sur quelque chose de plus concret.

Les suppositions ne complètent pas une preuve...

Il faut du tangible.

Et par un miraculeux hasard, dès le même matin, un événement vint lui apporter ce qu'il considéra comme sa première preuve.

La cloche du 45 sonna.

Et comme la garde-malade était occupée, elle fit signe à Robert Lucas, alias le Domino noir d'y aller...

Le Domino partit en sifflotant.

Le 45 était une des chambres capitonnées.

Le Domino ouvrit la porte à l'aide de son trousseau de clés spéciales qu'on lui avait confié à son entrée en fonction.

Il jeta un coup d'œil dans la cellule, mais tout lui parut normal.

Le patient était couché sur le lit étroit, et regardait entrer son infirmier.

– Vous avez sonné ? demanda le Domino.

– Oui. Si la garde-malade avait répondu, je lui aurais donné n'importe quel prétexte pour faire venir un infirmier, dans l'espoir que ce serait vous...

– Ah ?

L'homme couché sur ce lit paraissait parfaitement normal, et sain d'esprit.

Ses yeux n'accusaient aucune des marques caractéristiques du dément.

Le Domino referma la porte derrière lui, et s'approcha de l'homme.

Le patient pouvait avoir une quarantaine d'années.

Il était bien mis, et avait des yeux noirs profonds, d'une remarquable intelligence.

– Venez vous asseoir ici, dit-il au Domino.

Le Domino obéit.

– Je vous ai remarqué, dit l'homme, lorsque vous êtes venu me porter mon souper hier soir.

– Ah ?

– Vous m'avez l'air plus humain que les autres...

– Je vous remercie, dit le Domino gravement, je fais mon possible.

– J’ai une faveur à vous demander, dit le patient.

– Oui ? Laquelle ?

– D’abord, dites-moi, est-ce que dans le moment je parle ou je raisonne comme un dément ?

– Non... euh, non, évidemment...

– Je ne le suis pas. Je ne suis pas dément, je ne suis pas fou, je ne suis rien de ça.

Le Domino hocha la tête.

– Continuez à parler, dit-il.

– Je vous jure, dit l’homme, que j’ai été séquestré ici par mon frère.

– Ah ?

– On me tient au silence. Un médecin malhonnête a signé mon certificat de folie, et voilà !

Le Domino examina longuement l’homme. Il semblait sincère.

– Que voulez-vous que je fasse ? dit-il.

– Je voudrais, dit l’homme, que vous me procuriez un crayon et du papier. C’est tout ce que je vous demande. Ça et mettre à la poste une lettre pour moi...

Agissant toujours suivant le caractère du personnage Robert Lucas, le Domino baissa la tête, et fit semblant de réfléchir.

– Vous ne me vendrez pas à personne ?

– Non. Ce ne serait pas à mon avantage...

– Évidemment.

Puis le Domino ajouta :

– Vous voulez de quoi écrire une lettre, hein ?

– Oui.

– À qui ?

– À mon avocat, Gilbert Comtois. Nous sommes de vieux amis. Il fera quelque chose pour moi.

– Il vous a cru fou ?

– Oui, mais il était en voyage en Europe. Il ne pouvait savoir. Quand il est revenu, toutes les procédures étaient prises et je partais le

lendemain. On ne nous a pas laissés seuls ensembles, lui et moi...

– Bon !

– Je veux lui écrire. Je veux lui dire qu’il s’occupe de moi. Mais pas seulement de moi. Je ne suis pas seul dans ce cas-là, ici.

– Ah ?

– Vous ne vous en êtes pas aperçu... ?

Le Domino baissa la tête humblement.

– Je fais mon ouvrage. Quand j’ai fini, je me couche.. Vous comprenez que c’est pas à moi de juger...

Le patient tira quelque chose de son bas, près de son soulier.

Un billet de dix dollars.

– Je le gardais pour des cas d’urgence. En voici un. Prenez-le, ce sera votre récompense. Si jamais je sors d’ici, je m’occuperai de vous...

– Du papier et un crayon, hein ?

– Oui, et maller ma lettre quand elle sera écrite.

– Correct... Je vais aller vous chercher ça.

Le Domino sortit et s'en fut au dortoir, dans son bagage. Là il prit une tablette de papier à lettre, une enveloppe et un crayon, qu'il alla discrètement porter au patient.

Puis il s'en fut, verrouillant la porte de la cellule capitonnée, derrière lui.

– Vous reviendrez chercher la lettre dans une heure.

– Oui, monsieur.

Et le Domino vaqua à ses autres occupations.

C'était le jour de congé de Joyal, et le Domino se sentait comme seul et impuissant.

Malgré le beau jour, il y avait une atmosphère de tristesse dans tout l'hôpital.

Comme quelque chose de glacé qui tombait sur les épaules. Du déprimant dans l'air.

Soudain, le Domino se rendit compte de la cause de cette atmosphère.

C'était la musique. Elle avait changé d'une façon subtile. Hier, elle était triste, morose, mais

ce matin, elle était affreusement bleue.

Comme une étrange mélodie que le Domino ne put définir. Mais grâce à des combinaisons de notes, à une orchestration tirant parti de toute la morbidity de certains instruments, grâce, suppose le Domino, à un ensemble de vibrations sonores propres à provoquer justement cet état morbide, c'était comme si tous et chacun dans le sana avait des envies de se tuer...

Des envies...

Ce fut comme un éclair à la pensée du Domino.

De se tuer ! Voilà ! C'était la mélodie dont avait parlé Joyal !

Ferrucci et Brunner faisaient jouer de nouveau la chanson de la mort !

C'était le jour...

Et plus il écoutait, plus le Domino comprenait que des hommes, séquestrés par fraude, retenus là suivant de fausses déclarations, incapables de sortir et sachant bien que rien n'est plus difficile à prouver que l'intelligence, quand un aliéniste

vous a déclaré fou, le Domino comprit que ces hommes pouvaient avoir des envies de se tuer en attendant cette musique.

Il frissonna.

Aujourd'hui, donc il y aurait d'autres suicides...

Ferrucci gagnerait une autre manche de la partie.

Et le Domino, ici dans l'édifice, connaissant déjà pourquoi cette musique, et se doutant du pourquoi de toute la machination, était impuissant.

Le Vengeur du crime rageait.

C'était idiot, imbécile, mais il n'y a rien à y faire...

Le Domino devait s'incliner devant le sort.

Quand une heure se fut écoulée, il retourna voir son patient.

Celui-ci, gravement, remit la lettre au Domino, une volumineuse enveloppe.

– Vous allez, c'est certain, la maller, cette

lettre, pour qu'elle se rende ?

– C'est promis.

– Tout dépend de ça. Mes espoirs et ma vie.

– Je vais la maller.

La patient parut satisfait.

Le Domino se hasarda à demander :

– Comment se fait-il qu'on ait pu vous
interner ? Avez-vous été malade ?

– Pas du tout. Mon frère et ma belle-sœur, sa
femme, sont... ou plutôt étaient mes héritiers. Ils
voulaient l'argent tout de suite... Ils ont signé une
déclaration mensongère...

– Disant quoi ?

– Disant que j'avais des crises, que je les
menaçais, que j'étais probablement atteint de
folie.

– Vous demeuriez avec eux ?

– Oui, depuis la mort de ma femme.

– Ensuite, qu'est-il arrivé ?

– Un soir, un médecin est arrivé chez mon

frère, avec trois gars costauds. C'était le docteur Ferrucci. Il a fait semblant de m'examiner, pendant que ses trois ex-lutteurs me retenaient...

– Et puis ?

– Je ne savais pas ce qui arrivait... Quelques jours plus tard, sur la foi d'un certificat émis par Ferrucci, on m'internait ici...

– Je vois. Et vous n'avez pu rien faire ?

– Rien. On ne m'a pas écouté. Je ne comptais plus. J'étais un fou qu'il ne faut pas écouter. Même mes rages bien légitimes devinrent des « crises ».

– Voilà pourquoi vous êtes ici, dans cette cellule ?

– Oui. Et surtout pour m'empêcher de parler, de crier que je suis ici par fraude...

– Votre frère et sa femme ont hérité de votre fortune ?

– Oui. J'ai été déclaré intestat, et ils se sont emparés de mon argent, de mes propriétés.

– Je vois.

Le Domino reprit son air humble.

– Je vais vous maller votre lettre, dit-il. C'est le moins que je puisse faire...

Et il sortit.

V

La lettre en mains, le Domino sortit et se rendit à sa chambre.

Là, il eut tôt fait de l'ouvrir.

C'était bien ce que le patient prétendait, une lettre à un avocat son copain.

Une lettre pathétique, saine, parfaitement logique, où l'infortuné patient déclarait en substance tout ce qu'il avait dit au Domino.

Accompagnant la lettre, il avait une déclaration formelle, soigneusement écrite :

« Je soussigné, Michel Destranges, déclare avoir été interné dans un asile d'aliénés contre mon gré. Je suis parfaitement sain d'esprit, et demande qu'un jury d'aliénistes désintéressés me fasse subir tous les examens possibles, lesquels examens prouveront hors de tout doute que je suis en possession de mon raisonnement, de ma

logique, de mon entendement et de mon intelligence, aux degrés divers tel que prévus chez un homme normal. »

« Étant séquestré en une cellule, j'assermente cette déclaration sur la foi de mon honneur, et suivant les dispositions de la loi des serments au cas où seraient absents un juge de paix, un Commissaire de la Cour Supérieure, ou tels témoins qui seraient requis par la loi pour les remplacer. »

C'était signé, Michel Destranges, sanatorium d'aliénés Bel-Air, Mont-Rapide, Québec.

Le Domino remit ces documents dans une autre enveloppe, qu'il adressa de nouveau.

Mais il avait ajouté une note dans la lettre.

Une note à cet avocat.

Et cette note se lisait :

« Voyez l'inspecteur Théo Belœil, avec cette lettre, et dites-lui qu'il s'occupe des suicides camouflés... »

Et il signa de la marque connue de tous, la marque du Domino noir, la marque qui était

devenue la terreur de tous les transgresseurs de la loi.

Puis il se rendit en bas, devant la bâtisse.

Il avait remarqué une boîte à lettres, là. Et il avait remarqué que c'était l'homme du service postal qui venait l'ouvrir chaque matin.

Une fois la lettre dans cette boîte...

Il la jeta dedans négligemment, comme si elle était une lettre sans importance...

Si quelqu'un le surveillait, ils ne verraient que du feu...

Puis le Domino retourna à son service.

Sa note à Belœil avait été vague par exprès. Il ne s'agissait pas de forcer Belœil à agir, mais Joyal l'avait déjà vu, et lui avait raconté les événements se déroulant au sana.

Belœil était donc au courant, jusqu'à un certain point, de ce qui s'y passait. Du moins au sujet des suicides.

La note du Domino, lui indiquait que celui-ci était dans l'institution et voyait matière assez

grave pour déclencher une investigation, aurait un effet quelconque.

Le Domino prévoyait assez bien la réaction de Belœil, qui communiquerait immédiatement avec l'avocat de Michel Destranges.

Il retourna à son service et vit que Joyal était là.

– Joyal, venez me rejoindre dans le réduit aux balais...

L'homme y fut en quelques secondes.

– Vous êtes ici depuis longtemps, Joyal ?

– Six ans comme infirmier, dix ans comme employé à la buanderie. Seize ans en tout.

– Donc vous êtes au courant de toute la routine d'organisation...

– Oui.

– Tant mieux, nous aurons besoin de votre témoignage en temps et lieux.

– Bon.

– Pour le moment, vous allez faire quelque chose de très important. Vous allez me dresser

une liste de tous les patients que vous croyez être sains d'esprit.

– Certainement.

– Est-ce que je bénéficie d'un congé chaque semaine ?

– Oui. Le mercredi.

– C'est demain... Je le prendrai donc... Il y a un autobus vers la ville, le matin ?

– Oui.

Le plan du Domino se précisait.

Selon toute apparence, l'attaque par en-dedans ne marcherait pas. Ferrucci se méfiait, et ses dossiers étaient bien gardés.

Restait donc l'attaque par en dehors. Elle devrait être faite.

Et elle était possible.

Malgré son caractère privé, le sanatorium demeurait sous le contrôle de l'État. Le service de Santé Nationale avait donc son mot à dire dans l'administration.

De plus, il y avait toujours la Cour Supérieure.

VI

Mais dans l'après-midi certains événements vinrent contrecarrer les plans du Domino.

Des événements qui étaient à prévoir.

La musique triste et déprimante avait fait son œuvre. Dans le seul service du Domino, deux patients s'étaient suicidés. L'un en se jetant au bas de la fenêtre sur le chemin de béton, en bas, l'autre en avalant une pleine bouteille d'iode.

Quand les infirmiers découvrirent le deuxième suicidé, il était trop tard, l'homme était quasi mort, et il mourut quelques secondes plus tard.

Ces suicides jetèrent un émoi considérable dans le sanatorium.

Un va-et-vient nerveux fit place à la quiétude habituelle des fins de journées.

Et le Domino se trouva pris dans l'engrenage. Il fut appelé en bas, au bureau de Brunner et

Ferrucci, pour rendre témoignage dans une rapide enquête instituée par les deux médecins.

Alors que Ferrucci, assis royalement derrière son pupitre, prenait la chose de la façon la plus compassée possible, Brunner, lui, ne pouvait cacher sa bonne humeur. Le petit médecin aux cheveux blancs exultait. Il se frottait les mains, il marchait constamment, nerveux, un sourire cruel sur ses lèvres.

À tel point que Ferrucci lui lança :

– Du calme, Brunner, je vous en prie. Nous sommes à poursuivre une enquête compliquée...

Puis il se tourna vers le Domino, jouant à la perfection son rôle d'humble infirmier.

– Comment vous appelez-vous ?

– Robert Lucas.

– Vous étiez en devoir ?

– Oui.

– Comment se fait-il que vous n'ayez pas prévu l'état d'esprit des deux morts ? Vous auriez dû vous rendre compte qu'ils étaient moroses...

Le Domino baissa la tête.

– Est-ce que vous étiez dans la salle lorsque le premier s’est jeté au bas de la fenêtre ?

– Non, docteur.

– Où étiez-vous ?

– Dans le poste de service.

– Que faisiez-vous là ?

– Je... je fumais une cigarette.

– Vous fumiez une cigarette ? Formidable !
Formidable ! Mais votre devoir ? Les patients ?
La surveillance ?

Le Domino comprit que Ferrucci essayait de rejeter le blâme du suicide sur lui.

Il joua le jeu.

– Je suppose que j’aurais dû...

– Vous auriez certainement dû être là, à surveiller ces gens... Je vous rends responsable de cet accident. C’est de votre faute si cet homme s’est tué, si l’autre aussi s’est tué... Je suppose que pour ce deuxième accident, vous étiez à fumer une cigarette aussi ?

– Euh... oui, oui.

– Je ferai mon rapport en conséquence, continua Ferrucci, et vous pouvez être certain que l'affaire n'en restera pas là.

Et à ce moment il se produisit quelque chose de bien surprenant.

Brunner, n'y tenant plus, apparemment, se mit à parler à Ferrucci. Il lui parlait en allemand, rapidement, en homme familier avec cette langue.

Ferrucci lui dit un mot de caution.

– Attention ! Il comprend peut-être !

Mais Brenner ricana :

– Cet idiot, comprendre l'allemand ? Mais où veux-tu qu'il ait appris ça ?

Seulement, Robert Lucas, s'il existait un tel homme, pouvait bien être idiot... Le Domino, lui ne l'était pas. Le Domino parlait couramment l'allemand.

Aussi bien que Brunner et Ferrucci.

Et il comprit parfaitement ce que disait Brunner...

– On s'en fiche de ces enquêtes, Ferrucci. Tout va bien. Tout va bien. Mon expérience a pleinement réussi. Les hommes sont morts. Je les ai tués avec de la musique... C'est tout ce qui compte...

– Non, dit Ferrucci, à son tour. Ce n'est pas ce qui compte. Pour moi, c'est la fortune. Ces gens morts sont un atout... Les familles sont maintenant contentes... elles paieront.

– Combien ont accepté de laisser mourir leurs patients ainsi ?

– Presque toutes... D'ailleurs, je les ai par la gorge. S'ils refusent, je laisse sortir en plein jour que les patients sont ici dans des conditions frauduleuses, qu'ils ne sont pas fous...

– Merveilleux...

– Alors, tu vois, Brunner !

– Oui, je vois. C'est la fortune et le succès. Pour moi la réussite de mon expérience : la musique mortelle... Pour toi...

– Pour moi, dit Ferrucci entre ses dents, la fortune, les honneurs, mes ambitions et mes rêves

qui se réalisent. Puis il aperçut le Domino, toujours là...

– Retourne à ton service, va-t-en, et tu peux te préparer, car ta négligence sera punie.

Le Domino sortit en vitesse.

Il en avait appris long dans ce court séjour au bureau de Ferrucci.

Si long que même si auparavant il pouvait subsister un doute dans son esprit, un doute qui l'aurait fait hésiter, en somme, à organiser toute descente brusque dans le sana, ce doute serait maintenant disparu.

Ferrucci et Brunner étaient effectivement des crapules.

Plus aucun doute là-dessus. Et il était probable qu'une descente-surprise permettrait aux policiers de saisir suffisamment de documents pour incriminer à jamais les deux hommes, et d'autres peut-être.

Le Domino n'avait plus rien à faire dans le sanatorium.

Et le dit à Joyal.

– Maintenant, je pars, dit-il. Je m'en vais.
D'ici quelques heures, il se produira
probablement du nouveau. Et le secret de la
réussite, c'est la discrétion que pas un mot ne
transpire, et l'affaire est belle.

– Je vous jure que je serai discret, monsieur le
Domino...

– Shh... Ne prononcez même pas mon nom...

– Entendu !

VII

Le Domino enleva son costume d'infirmier, et endossa les habits ordinaires qu'il portait en entrant à l'institution.

Chose qui le surprit considérablement, il put sortir du sana, par la porte des employés, sans anicroche.

En fait, il ne vit personne.

Le docteur Landis, qui se tenait habituellement dans les quartiers réservés au personnel, n'était pas là, et le Domino sortit, prit le chemin qui menait à la route sans être le moindrement inquiété.

Comme il arrivait à la route, un autobus passait.

Le Domino héla le véhicule, et celui-ci s'arrêta.

Un long soupir de soulagement échappa au

Vengeur du crime quand il se laissa tomber sur un siège.

Le plus ardu de l'aventure venait de se terminer.

Restait maintenant la descente par la police provinciale... Belœil en tête, car la municipale avait une certaine juridiction dans cette affaire. Les victimes étaient de la ville, et le sanatorium faisant partie d'un groupement médical municipal, se trouvait juridiquement lié à Métropole.

Le Domino, dès qu'il fut descendu d'autobus, se hâta donc vers le bureau de l'inspecteur Belœil.

– Enfin, te voilà, dit le policier. Je me préparais à aller à ta rescousse !

– Me voici. Mais nous irons quand même là-bas...

– Certainement.

Un homme était assis dans le bureau de Belœil, quand le Domino entra. Un homme assez jeune, au visage sérieux.

Belœil le présenta :

– Monsieur l’avocat Germain Beaudoin.

– Enchanté, maître, dit le Domino.

– C’est l’avocat de Michel Destranges.

– Oui, je me souviens. C’est moi qui ai mis la lettre à la poste. Je jouais un infirmier, là-bas.

– Je sais, dit l’avocat en souriant. C’était un coup de maître. Avez-vous appris quelque chose de valable ?

– Oui. Franchement, oui... Nous en reparlerons... De votre côté ici, vous et Belœil, qu’avez-vous fait ?

Belœil eut un geste de triomphe.

– Fait ? Nous avons beaucoup fait... Nous avons fait des déduction, d’abord.

– Oui, évidemment, dit l’avocat. Et je vous assure que nous avons un plan...

– Quel est-il ?

– Voici, dit Belœil, comment nous avons raisonné. Si, dans ce sanatorium, il y a un grand nombre de patients qui ne sont pas fous, qui sont

séquestrés là contre leur gré, les familles le savent...

– Évidemment, oui.

– Ils ont été placés là par complicité d'un ou de plusieurs membres de la famille.

– Naturellement.

– La plainte signée, qui doit être déposée au greffe, pour le séquestrement de tout individu déclaré fou, est toujours là...

– Oui.

Belœil eut un sourire de triomphe.

– Alors, nous avons préparé une liste de tous les gens qui ont signé une plainte depuis un an. Nous avons vérifié le dossier de chacun. Ceux qui avaient été examinés par des aliénistes réputés ont été mis à côté. Ceux, par contre qui avaient été incarcérés par les ordres, et suivant l'examen de Ferrucci ou de Brunner, ceux-là ont été inscrits sur une liste.

– Et puis ?

– Et puis, cet après-midi, nous allons faire une

descente au sanatorium. En même temps que cette descente va être faite, une centaine d'agents ici, à Métropole, vont arrêter chacun des individus sur cette liste...

– Magnifique !

– Tu vois, le résultat ?

– Je l'entrevois, c'est à dire.

– En confrontant Ferrucci avec ces gens, Brunner avec ces gens, ce sera probablement la débandade. Et si nous trouvons, au sana, des documents... alors, tout ira bien...

– Bon. Alors la descente a lieu cet après-midi ?

– Oui, à deux heures nous partons d'ici. Nous serons là-bas à trois heures...

Le Domino interrompt Belœil.

– J'ai une suggestion. Une telle descente va requérir au moins une vingtaine d'agents.

– Oui, évidemment.

– Plusieurs autos pleines...

– Oui.

– Dans le jour, ces autos seront vues d’assez loin, montant vers le sanatorium et vous risquez que Ferrucci détruise ses documents avant votre entrée...

– C’est vrai...

– Tandis que le soir, feux éteints, vous pouvez être rendus avant qu’il ne s’en doute. Il fait nuit à sept heures, c’est encore amplement tôt pour une perquisition en règle...

– Tu as bien raison...

– Alors disons un départ d’ici à six heures trente, et puis l’arrivée une heure plus tard.

– Soit...

VIII

Dans le cours de l'après-midi, les agents commencèrent leurs arrestations à la ville. Mais de telle façon que les autorités du sanatorium ne puissent être averties. Ainsi, si un homme était arrêté à la maison, un agent demeurait de faction, empêchant les gens de sortir, et surveillant le téléphone.

On devait arrêter environ deux cents personnes, et les détenir comme témoins importants.

À six heures trente, cent personnes avaient été arrêtées, et on s'attendait à arrêter les autres avant huit heures du soir.

Cinq autos chargés d'agents se mirent donc en route vers le sanatorium.

Caravane impressionnante, qui amena une émotion soudaine à la gorge du Domino.

Ces gens s'en allaient vers une œuvre de merci. Combien de pauvres patients retenus là-bas contre leur gré seraient maintenant libres, heureux, capables enfin de respirer le bon air de Dieu !

Le voyage s'accomplit rapidement, et en arrivant au pied de la montagne où était construit le sanatorium, les feux furent éteints et les autos roulèrent lentement dans l'obscurité.

En haut, les bâtisses du sanatorium luisaient de tous feux.

C'était l'heure de la récréation avant le souper, et le Domino savait par son expérience, qu'à cette heure-là, Ferrucci recevait des patients à son bureau pour examen.

Les autos grimpèrent sans encombre, et dès qu'ils eurent stoppé devant l'édifice, un déploiement se fit, suivant un plan qu'avait dessiné le Domino.

En moins d'une minute, toutes les issues étaient gardées, et le Domino, Belœil, un sergent de la Provinciale et l'avocat Germain Beaudoin

étaient à la porte principale, sonnant la cloche d'admission.

Ce fut une jeune fille qui vint leur ouvrir.

Les agents foncèrent.

Une entrée brusque, l'élément de surprise qui était nécessaire.

Le Domino conduisait la marche.

À travers le hall, le bureau général, et au bureau de Ferrucci.

Quinze secondes et le groupe faisait irruption dans le bureau du médecin-chef.

Celui-ci était assis à son pupitre. Et Brunner était à ses côtés.

Devant eux, assis lui aussi, un patient.

Ferrucci eut une exclamation de rage froide...

– Qu'est-ce que ça signifie ? Que voulez-vous messieurs ? Puis il aperçut son ex-infirmier, souriant...

– Robert Lucas ? Que signifie tout ceci ? Vous n'êtes pas capable de demander une entrevue à ma secrétaire ?

Le Domino ricana doucement :

– Pour vous donner le temps de filer,
Ferrucci ?

Le médecin plissa soudain les yeux.

Il venaient de reconnaître, en ces hommes devant lui, l'allure toujours reconnaissable de policiers.

Il devint pâle.

Il se leva d'un trait.

Mais deux policiers furent plus vite que lui. Et deux autres encadrèrent Brunner.

En un clin d'œil les deux hommes avaient les menottes aux mains.

– C'est une question de prudence, dit Belœil. Si nous ne trouvons aucun motif à cette descente, vous serez relâchés. En attendant, restez comme vous êtes.

– C'est un outrage ! cria Ferrucci. Et vous me paierez cher ! Je vais poursuivre les autorités jusque dans les plus hautes cours !

Mais Belœil ne l'écoutait même pas. Avec

L'avocat Beaudoin et le Domino, ils étaient déjà à examiner des papiers, des dossiers dans les classeurs...

Ce ne fut pas long.

L'un des tiroirs révéla bientôt son immense secret.

De la correspondance... des lettres... des lettres reçues par Ferrucci, et des copies de lettres envoyées par Ferrucci. Envoyées à des noms que Belœil reconnaissait. Les parents, les signataires d'ordre de séquestre de gens soupçonnés d'être dans le sanatorium de force.

Et dans plusieurs, la terrible accusation...

Voici un extrait d'une lettre écrite par un des coupables au docteur Ferrucci :

« ... (Je) comprends que vous deviez procéder lentement. Mais vous m'avez parlé il y a trois mois de cette musique qui tue... (Vous) n'avez rien fait... (puisque) je puis juger par votre silence. Était-ce simplement une fumisterie ? Certains membres de la famille commencent à se douter que Gérard n'est pas fou. Il faudrait faire

vite. S'il a à se suicider, qu'il le fasse au plus tôt... »

Et un extrait d'une lettre de Ferrucci à un autre sur la liste des suspects.

« ... Cessez de vous inquiéter. Notre expérience réussit pleinement. Le Docteur Brunner exulte. Déjà six patients se sont suicidés, et rien ne pourrait être prouvé contre nous, ou contre vous. La musique est déprimante, mais de façon subtile. Une mélodie en particulier, composée spécialement par Brunner produit des résultats sensationnels. On peut dire que les suicides sont sur commande. Vous serez débarrassée de votre mari sous peu... Je vous conseillerais cependant de ne pas tarder à me faire remise du montant de vingt mille dollars promis, sinon, votre mari sera placé dans une salle isolée d'où il ne pourra entendre la musique.

– Seul ça, dit Belœil, et c'est assez pour les faire pendre !

Le dossier était plein à craquer de ces lettres échangées entre Ferrucci et les signataires de mandats d'internement.

Et dans le bureau de Brunner on trouva de longs rapports et de longues études sur la musique déprimante servant à pousser au suicide. Brunner s'était inspiré de la célèbre chanson du suicide, SOMBRE DIMANCHE, qui avait été bannie de certains pays d'Europe, à cause de son effet mortel.

La preuve était là.

La correspondance, les études Brunner, le témoignage que ferait certainement Joyal, celui de beaucoup d'autres employés ou patients, et de plus, l'examen d'aliénistes reconnus qui déclareraient les patients normaux, ce serait suffisant pour condamner Ferrucci.

Et si la preuve pouvait être faite qu'il y avait eu intention et complicité pour provoquer la mort, Brunner et Ferrucci pouvaient bien finir sur la potence.

Ferrucci, accablé devant le coup du sort qui le mettait soudain en si mauvaise posture, s'était laissé tomber sur sa chaise.

La tête entre les mains liées par les menottes,

il ne bougeait pas, ne parlait pas.

Brunner, à l'autre bout du bureau, marchait de long en large en murmurant d'horribles blasphèmes en allemand.

Puis, on retourna à la ville, laissant un constable en charge du sanatorium avec six hommes.

À la ville, ce fut pire encore.

Les quelque deux cents personnes attroupées dans la grande salle d'exercice, représentaient tous les types, comme toutes les classes de la société.

On y voyait des avocats connus, des médecins, des fils de bonne famille, des gens connus de tous, des hommes d'affaires.

Et Belœil harangua cette foule.

– Vous vous demandez pourquoi au juste vous êtes ici ce soir. Si votre conscience est le moins normalement normale, vous pouvez vous en douter. Nous avons découvert la preuve irréfutable que chacun d'entre vous a fait interner un parent à héritage, au sanatorium Bel-Air...

Une exclamation sourde, sortie de tous les bouches monta de la foule devant Belœil.

– De plus, dit Belœil, et voici où ça devient intéressant. Nous avons la preuve que vous avez presque tous, à un moment ou l'autre, consenti à ce que le docteur Ferrucci et le docteur Brunner expérimentent avec un type de musique déprimante, destinée à provoquer, chez les patients, des suicides en masse. À date, je crois qu'une quinzaine de suicides ont eu lieu. Vous pouvez donc être tous tenus responsables, ceux dont les parents internés se sont suicidés, de la mort de ces gens, conjointement avec Ferrucci et Brunner, qui seront formellement accusés de meurtre prémédité et concerté. Les autres seront accusés de tentative de meurtre.

Belœil regarda ses prisonniers.

Jamais foule de gens n'avait paru aussi atterrés par les déclarations qui venaient de lui être faites.

C'était la fin de tout, le comble.

On pouvait maintenant croire au pire.

Belœil appela un sergent d'écrou.

– Menez-moi tous ces gens aux cellules. S’il n’y a pas assez de place en ville, menez-les à la prison municipale...

Un homme cria :

– Je veux un cautionnement !

Mais Belœil ricana :

– Demain, demain ! Demain. Pour le moment, allez dormir en paix, si vous le pouvez.

Il se tourna vers les policiers :

– Et bonne garde, hein ? Ces gens sont désespérés... Quand la salle fut évacuée, Belœil dit à l’avocat Beaudoin :

– Votre client ne sera pas longtemps là-bas. Nous allons procéder à l’élargissement de ces gens dès que les aliénistes se seront rendus les examiner, et dès que le juge aura examiné la preuve d’internement frauduleux...

– Merci beaucoup, inspecteur Belœil...

– Ne me remerciez pas, dit Belœil. Remerciez plutôt le Domino noir. Il vient de réussir un autre de ses coups de maître. Si nous avons dix

hommes comme lui au pays, le crime ne serait pas florissant comme il l'est !

Le Domino rougissait...

Belœil éclata de rire.

– Ne me dis pas, Domino noir, que tu es encore capable de rougir... ! Tant de modestie mérite une récompense... Ce fut une journée dure, je vous offre une consommation...

– Et ça ne sera pas de refus, dit le Domino...

– Certainement pas, dit l'avocat Beaudoin...

Il faut ajouter que Ferrucci et Brunner ont été pendus. Leurs complices, les parents, ont reçu diverses condamnations. Ceux qui avaient obtenu un résultat mortel des expériences du docteur Brunner reçurent chacun trente ans de pénitencier. Les autres furent condamnés à des séjours variant entre cinq ans et vingt ans...

Cet ouvrage est le 721^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.